

RÓSA & BJÖRK



SATU RÄMÖ



**DÉJÀ 1 MILLION D'EXEMPLAIRES
VENDUS DANS LE MONDE**

SEUIL

RÓSA & BJÖRK

De la même autrice

Hildur, Seuil, 2024
Points, 2025

SATU RÄMÖ

RÓSA & BJÖRK

Traduit du finnois
par Aleksis Moine

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Première édition publiée en finnois sous le titre original
Rósa & Björk par Werner Söderström Ltd. (WSOY), Helsinki

Publié en français avec l'accord de Bonnier Rights Finland
© Satu Rämö, 2023

ISBN 978-2-02-156104-3

© Éditions du Seuil, septembre 2025, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la fin de mon voyage, je te retrouve
Toi qui m'embrasses de tes deux mains
Je suis rentré à la maison
Je suis rentré à la maison*

Chanson « Ég er kominn heim »
Paroles de Jón Sigurðsson (1960)

Passé

Chapitre 1

1994, Ísafjörður

Les flocons de neige mouillée s'abattaient de plus en plus vite, s'écrasant comme de grosses mouches contre le pare-brise de la voiture. C'était le mois de novembre, le début de l'hiver. Il faisait nuit quand on partait travailler, il faisait nuit quand on rentrait du travail. Dans le ciel du nord, le soleil se levait pour quelques heures à peine mais restait derrière les montagnes qui entouraient le bourg. Ici, on passait tout l'hiver dans le noir.

L'homme serra les mâchoires et raffermi son emprise sur le volant. Il était très en retard. Sa voiture était restée coincée dans la neige et il avait mis du temps à l'en sortir. Tout avait été décalé.

Il roulait lentement mais n'osait pas accélérer. Il n'avait pas encore changé ses pneus pour l'hiver, et la route était glissante. Il ne voulait pas prendre le risque de dérapier, ce qui ferait tomber le plan à l'eau.

Il n'aurait pas dû se trouver là aujourd'hui, dans cette situation. Il s'en voulait d'avoir accepté mais il n'avait pas le choix. Personne ne voulait employer un homme de son genre, solitaire et sans éducation. Feu sa grand-mère

avait coutume de dire qu'on ne pouvait pas changer sa main au cours du jeu. Il fallait jouer avec les cartes qu'on avait reçues. Elle était devenue veuve assez jeune et avait dû, toute seule, prendre soin de sa ribambelle d'enfants, traire les vaches et saler le cabillaud. Elle avait beaucoup travaillé pour gagner sa vie. Et lui aussi. Il était obligé de se contenter de petits boulots. Légal et illégal. On gagnait plus quand c'était illégal, et il avait besoin d'argent. C'était le cas de la mission du jour.

L'homme releva la manche de son pull-over clair et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était quatre heures mais le blizzard s'était déjà étendu sur le bourg. Et merde. Selon la météo, la tempête n'aurait dû commencer que plus tard dans la soirée. Après le rond-point, la route semblait déblayée. L'homme décida de prendre un risque et d'accélérer un peu. La neige tombait de plus belle mais grâce aux lampadaires alignés le long de la route principale du bourg, il parvenait à garder le cap.

Puis l'étincelle d'espoir s'éteignit. Il venait de voir le bus scolaire qui avançait dans sa direction. La déception le brûla. Il était trop tard.

L'homme prit à gauche au croisement suivant et se dirigea vers sa rue. Il gara sa voiture devant chez lui, coupa le contact et réfléchit.

Il essuya son front perlé de sueur. Sa cicatrice le démangeait, comme toujours lorsqu'il était anxieux. Il la gratta plusieurs fois avec l'ongle épais de son index. C'était jouissif. L'ongle plongeait dans la peau inégale couverte de petits boutons et faisait des allers-retours sur la cicatrice. Il laissa échapper un profond soupir et continua à gratter. Il savait très bien qu'il aurait mieux valu ne pas le faire mais cette sensation passagère était trop bonne pour résister à la tentation.

Puis il comprit ce qu'il lui restait à faire. Le bus allait s'arrêter à plusieurs endroits. Il pourrait le doubler et attendre au bon arrêt. Oui, c'était ce qu'il fallait faire. Alors qu'il allait tourner la clé de contact, il perçut un mouvement sur sa gauche. La porte de sa maison s'ouvrait. Il regarda et vit deux petites filles sortir de chez lui. Elles s'arrêtèrent juste devant la porte, elles semblaient discuter. Elles se recroquevillaient pour mieux se protéger des tourbillons de neige.

Comment cela se faisait-il qu'elles soient encore là ? Le bus scolaire était déjà passé. L'homme se remit à gratter sa cicatrice, pensif. Peut-être qu'elles l'avaient raté. Il se redressa mais ne ralluma pas son moteur. Pas encore. Il ne voulait pas attirer l'attention.

Il dévisagea les petites filles. Leur apparence correspondait à la description donnée par sa clientèle. Sa clientèle. C'est comme ça qu'il appelait tous ceux qui lui demandaient d'accomplir des tâches diverses en échange d'un dédommagement. La mission d'aujourd'hui lui avait semblé bizarre mais la somme qu'on lui avait proposée était si colossale qu'il avait fait taire ses doutes et accepté le travail. Il devait y avoir trois fillettes mais il n'en voyait que deux. Où était la troisième ? Il examina les environs mais ne vit personne. Tant pis. Il allait quand même faire ce qu'il avait promis.

Deux fillettes avec une petite différence de taille. Des bonnets en cuir de mouton, la plus petite portait une doudoune au col en fourrure. La plus grande avait un sac à dos avec des poneys. Elles discutaient toujours. La plus petite désigna ses chaussures et se mit à pleurer. La plus grande lui prit l'épaule et lui chuchota quelque chose.

Puis elles se mirent en route. De leurs petits pas prudents, elles prirent la direction de la route principale du bourg, en se protégeant avec leurs mains de la neige qui leur fouettait le visage.

En prenant la route principale, on ne pouvait aller que dans une direction, loin du centre-ville. L'homme avait le regard rivé sur les deux silhouettes courbées qui avançaient. Il démarra sa voiture quand il pensa que les fillettes étaient assez loin. Elles ne se retournèrent pas une seule fois. Elles marchaient l'une derrière l'autre au bord de la route. L'homme commença à rouler lorsqu'elles furent arrivées au virage au niveau de l'église.

Les gens restaient à l'intérieur à cause du mauvais temps. Personne ne s'aventurait dehors par une soirée pareille sans y être obligé. Il y avait donc peu de trafic. L'homme vit une voiture grise rouler en direction du bourg mais sans ralentir devant les fillettes.

Parfait. Tout bonnement parfait, se dit-il. Sa clientèle serait satisfaite, et lui aussi. Il allait remplir sa mission et tout le monde y gagnerait. Enfin, peut-être pas les petites filles, il n'en savait rien. Il ne savait pas trop quoi penser d'elles, à vrai dire. Il ne les connaissait pas vraiment et il ne comprenait pas les plans de sa clientèle.

Il se mit à tambouriner sur son volant. Comprendre ne faisait pas partie de ses missions. Il ne se demandait pas pourquoi il fallait emmener les petites filles ni ce qu'il leur arriverait. Il devait accomplir le travail qu'on lui avait commandé et recevrait le reste de son salaire. Puis il oublierait tout, comme si rien ne s'était passé.

Quelques minutes plus tard, la tempête de neige faiblit. L'homme arrêta les essuie-glaces. Il était plutôt content et pensa au paiement qui ne tarderait pas à arriver. Tout ce qu'il pourrait faire avec cette belle somme.

Il aurait enfin un acompte pour son propre appartement. Il pourrait faire une pause et laisser à d'autres les travaux d'extérieur pénibles et les petits boulots, pour profiter de la vie. Son visage infirme s'éclaira d'un sourire satisfait.

L'homme arrêta sa voiture sur le côté de la route. Il attendit que les fillettes arrivent. La plus grande avait repris la main de la plus petite. Elles marchaient plus vite.

Il sourit quand il comprit où elles allaient. Elles n'allaient pas essayer de remonter chez elles par la route des plateaux mais prenaient la direction du nouveau tunnel. Celui-ci traversait la montagne pour relier trois villages, et même s'il n'était pas encore ouvert à la circulation, presque tous les habitants du coin savaient que les travaux étaient terminés. Il était possible de passer par là.

La tempête semblait maintenant se renforcer. La lumière de l'après-midi diminuait. Bientôt, il ferait aussi sombre dehors que dans le tunnel. L'homme souriait toujours et se remit à gratter sa cicatrice. Le projet des petites filles lui convenait parfaitement. Personne n'allait dans le tunnel. Personne ne verrait ce qu'il allait se passer.

L'homme gardait une distance de quelques centaines de mètres. Il suivait l'avancée des enfants par la vitre. Un pas après l'autre, elles approchaient du tunnel. La dernière chose que vit l'homme fut le sac rouge aux poneys sur le dos de la plus grande. Puis elles disparurent.

L'homme jeta encore un regard furtif aux alentours. Pas un mouvement. Personne, pas de voiture. Il était enveloppé par l'obscurité de l'après-midi qui se condensait minute après minute. Sur la banquette arrière, des

sacs en plastique jaune contenaient les vêtements demandés par la clientèle et quelques peluches. Il fit passer son index encore une fois sur sa cicatrice, longuement, de manière jouissive. Puis il accéléra. La voiture s'engouffra dans la bouche du tunnel.

Chapitre 2

Été 2008, Ísafjörður

La veste du grand homme épousait impeccablement son corps, même s'il était contraint de se pencher de manière incommode à cause de la petite taille de sa chaise. Il ne comprenait vraiment pas pourquoi des gens se procuraient ces sièges *design* danois. Il tenta d'étirer ses jambes sous la table. Le mobilier couleur cognac n'était pas à son goût mais convenait sans doute à la décoration épurée à l'esprit scandinave de cette maison. Une chaise devait coûter, à elle seule, plus d'un mois de loyer pour un studio dans le centre de Reykjavík.

On pourrait s'attendre à ce que les sièges soient confortables pour une somme pareille. Mais non. L'homme éloigna sa chaise de la table, se redressa et croisa les jambes.

– Oui, ces chaises sont atroces, déclara l'homme à lunettes, tout en versant une boisson fumante dans la tasse du grand homme.

Il n'aimait pas le mobilier choisi par sa femme mais avait appris à le tolérer.

– Tant qu'elle peut s'occuper comme elle veut à la

maison, tout va bien entre nous. Et quand bobonne est contente, c'est plus facile pour moi de m'accorder quelques libertés spéciales.

Il fit un clin d'œil entendu à son interlocuteur et reposa la cafetière couleur chrome sur son support.

Le grand homme émit un rire complice et tendit la main vers la brique de crème sur la table. Au boulot, les infirmières remplissaient toujours le frigo de la salle de pause avec du lait écrémé qui puait. Il fit tourner la cuillère en argent dans sa tasse, but une gorgée puis ferma les yeux. La crème onctueuse soulignait le goût profond du café torréfié. À cet instant, la vie lui semblait parfaite.

Il semblait que la vie avait plutôt bien traité son vieil ami, aussi. Sa maison était cossue. Spacieuse et lumineuse, elle devait faire au moins deux cents mètres carrés. Le jardin était bien entretenu et l'arrière-cour était égayée d'une fontaine qui glougloutait. De l'art nordique contemporain ornait les murs et les appareils ménagers de la cuisine, étincelants de nouveauté, rappelaient les photos de présentation, mises en scène jusqu'au plus petit détail, des magazines de décoration intérieure les plus récents.

– Vous avez une belle maison. Ça doit être la première fois que je viens ici.

– On s'est installés il y a quelques années. On voulait un peu plus de place, lui répondit l'homme à lunettes, en s'asseyant de l'autre côté de la table et en poussant la boîte de chocolats vers son ami. Prends donc des chocolats belges. Il y a un super chocolatier à Bruges, que j'ai découvert pendant un déplacement pro. On se fait parfois livrer à domicile.

Alors qu'il en dégustait un, son visage se fendit d'un sourire énigmatique.

– D'ailleurs, la vendeuse qui m'a vendu cette boîte, c'est un beau paquet, expliqua-t-il en mimant avec ses mains des cercles lourds de signification. Les avantages de la carte de fidélité sont si bons que je vais souvent chercher mes chocolats sur place.

Le grand homme éclata de rire en secouant la tête.

– Oh putain, t'as pas changé d'un pouce depuis toutes ces années.

– On ne change pas une équipe qui gagne, rétorqua l'homme à lunettes en reprenant un chocolat.

Ils se turent pendant un moment, occupés par leur dégustation. Puis le grand homme dut à nouveau changer de position sur sa chaise. Il n'avait pas beaucoup de temps. Dans une demi-heure, il devrait retourner au boulot pour recevoir ses patients. Il avait écopé des heures de garde en soirée cette semaine, les plus ennuyeuses. Des enfants qui avaient mal aux oreilles, des péquenauds blessés par un coup de sabot de cheval, des pressions artérielles à mesurer et des ordonnances à renouveler. Il avait un cabinet privé à Reykjavík, mais pour que l'État lui accorde sa licence, il devait faire de temps à autre des heures de service dans le public. Il préférait les faire à la campagne, parce que ça rapportait plus.

– Alors, tu vas me dire pourquoi tu m'invites pour un café au milieu d'une journée de boulot ?

Son ami ôta ses lunettes aux montures rondes et se frotta les paupières de l'index et du pouce, avant de les remettre. Il tendit la main et prit dans l'étagère d'angle à côté de lui un dossier bleu qu'il posa sur la table.

– Il y a dans ce dossier une feuille avec un nom.

Cette personne est venue te consulter mais ces papiers se sont perdus par mégarde.

Il poussa le dossier et jeta un regard sévère à son ami. Il souligna ce qu'il venait de dire en tapotant le dossier trois fois de l'index.

– Tu comprends ? Perdus. C'est dommage, mais ce sont des choses qui arrivent.

Le grand homme hésita un instant mais finit par prendre la chemise. Il souleva les élastiques et l'ouvrit. En voyant le nom écrit sur la feuille à carreaux, il tressaillit. Bien sûr qu'il s'en souvenait. C'était une histoire vraiment horrible. Ce qu'on lui proposait lui paraissait impossible. Il ne pouvait pas...

L'homme à lunettes s'éclaircit la gorge et haussa légèrement le ton.

– Je vois que tu doutes. Ce n'est pas la peine. L'histoire n'est pas si horrible qu'elle en a l'air. En fin de compte, c'est juste des petits détails. C'est vite arrangé.

Le grand homme avait les mains moites, il avait mal au ventre. Il ne digérait pas bien ce café crème. Il reposa la chemise sur la table.

– C'est très simple ! Les papiers disparaissent et toi, tu obtiens le terrain que tu convoites. Je ferai voter le conseil municipal la semaine prochaine, déclara l'homme à lunettes, déterminé, en croisant ses mains sous son menton.

Le terrain. Le grand homme essayait depuis longtemps de s'acheter une parcelle qui appartenait à la commune. Il avait une idée de business hyper rentable. Les investisseurs internationaux étaient prêts et tous les préparatifs avaient été faits. Il n'avait plus besoin que du terrain pour commencer. Puis l'argent ne s'arrêterait plus de couler à flots.

L'usine de transformation de poisson était sa route vers la richesse. Il ne voulait pas passer le reste de sa vie à tripoter des inconnus et à écouter leurs plaintes. Le salaire mensuel était bon, certes, mais on ne pouvait pas faire fortune en étant médecin. La transformation de saumon d'élevage, c'était un truc d'un tout autre niveau. Il lancerait les activités de l'usine avant de la vendre aux investisseurs norvégiens. Les préaccords étaient déjà signés. Son plan sur le long terme : quitter complètement son activité de médecin et se tourner vers les affaires. Il voulait entrer dans d'autres cercles et quitter cette île de bouseux.

Le grand homme saisit la carafe sur la table et se servit un verre d'eau froide. Il se força à suivre un raisonnement logique. Il avait besoin de sang-froid. *Tu planifies bien, puis tu mets tes plans en action sans peur. N'hésite pas. « Attaque ton ennemi quand il n'est pas préparé. »* Cette phrase, il l'avait lue dans son livre préféré, *L'Art de la guerre* de Sun Tzu. C'était ce qu'il allait faire, il n'avait pas le choix.

Il posa le verre vide sur la table, se leva, repoussa la chaise inconfortable et prit le dossier. Puis il tendit la main en signe d'accord.

Présent

Chapitre 3

Reykjavík, février 2020

La douce brise hivernale faisait flotter vers le nord les longs cheveux de la détective Hildur Rúnarsdóttir. Elle replia sa serviette sur le banc, à côté de son sac à dos, et chaussa ses sandales de plage blanches décorées du logo de la chaîne de stations-service. Elles étaient indispensables pour se protéger des éclats de verre et autres détritiques qui pouvaient se trouver sur la plage. Hildur traversa le sable blanc et dépassa le ponton. La lagune creusée à la droite de celui-ci était chauffée. On pompait de l'eau d'une source chaude pour que celle de la mer reste à une température de plus de quinze degrés. Hildur poursuivit sa route jusqu'à l'océan. D'un geste brusque des pieds, elle se débarrassa de ses sandales et pénétra dans l'eau glacée.

Le froid se fit d'abord ressentir aux chevilles puis monta jusqu'à ses genoux. Le fond sableux lui massait agréablement la plante des pieds. De l'autre côté de la baie, on voyait les maisons du quartier résidentiel de Kópavogur. Quand son abdomen toucha l'eau à huit degrés, elle plongea et se mit à nager. Cela l'agaçait qu'il

y ait d'autres gens sur la plage. Quand elle y venait, c'était pour profiter du silence, loin des autres.

Même si on était en plein hiver, la plage publique de Reykjavík était étonnamment bondée. La natation en eau froide avait gagné en popularité ces dernières années. Il y avait partout des nageurs aux chaussons et gants en néoprène qui discutaient entre eux d'une voix forte.

Hildur n'utilisait pas d'équipement pour nager. Elle portait une combinaison pour le surf, mais pas pour la natation. Il fallait ressentir l'eau froide contre sa peau. De temps en temps, elle souhaitait congeler de cette manière. Lorsque le froid montait de ses pieds jusqu'à son ventre puis sa poitrine, son cœur se mettait à battre plus lentement. Cela lui permettait de trouver le calme.

Après avoir nagé deux ou trois cents mètres, elle entendit quelqu'un crier de l'autre côté de la rive. Un homme rondouillet, d'âge mûr, vêtu d'un peignoir en tissu-éponge blanc, s'époumonait, les mains en porte-voix :

– On n'a pas le droit de nager aussi loin !

Agacée, Hildur s'arrêta. Elle regarda l'homme et leva le pouce pour lui montrer qu'elle maîtrisait la situation. La mer, c'était tout pour elle. C'était un remède contre la tristesse, cela l'aidait à retrouver la joie. En mer, elle pouvait être seule et lutter contre les éléments en sachant qu'elle ne parviendrait jamais à les vaincre. Elle adorait le surf. À Reykjavík, être en mer était plus difficile, parce qu'il n'y avait ni les vagues ni les plages vides de ses Fjords de l'Ouest.

Elle connaissait bien la capitale depuis ses années d'études. Après l'école de police, elle y était restée

quelques années pour travailler. Quand le commissariat de sa région natale avait ouvert au recrutement le poste de détective et de responsable de l'unité des enfants disparus, Hildur avait postulé et obtenu le job. Cela lui avait fait du bien de rentrer à Ísafjörður. Les dix dernières années passées là-bas avaient été plutôt équilibrées. Elle se sentait appartenir à ce lieu perdu entre les montagnes abruptes et l'océan tempétueux. Les forces de la nature et les hivers sombres provoquaient de l'anxiété chez beaucoup de monde, mais pas chez elle. Le vent impétueux et les vagues gigantesques qui fouettaient les chemins côtiers du bourg étaient synonymes de clarté et de calme. C'étaient des limites qui la forçaient à rester sur place.

L'existence était parfois insupportable. Quand elle se sentait abattue, Hildur se rencognait dans sa bulle. Elle avait l'impression d'être séparée du reste du monde et les grumeaux dans sa poitrine et son ventre prenaient tant d'ampleur qu'ils gênaient sa respiration. Dans ces moments-là, elle partait se cacher dans la froideur de l'océan tumultueux.

Durant les deux derniers mois, Hildur n'avait pu faire du surf que deux ou trois fois, et c'était sans doute la raison pour laquelle elle se sentait toujours aussi tendue.

En janvier, elle avait dû se réinstaller à Reykjavík. Tumi Einarsson, son ami et collègue de ses années dans la capitale, s'était blessé au genou en trébuchant lors d'une mission. Il avait eu un congé maladie de deux mois. Hildur avait promis de le remplacer parce que c'était un bon ami, et qu'il le lui avait demandé. Tumi dirigeait l'unité des enfants disparus d'Islande à Reykjavík.

Hildur ne se plaisait pas en ville. Les bouchons, le bruit des travaux dans les rues et le nombre de tâches qu'il fallait accomplir à la chaîne l'épuisaient. Elle aurait déjà voulu rentrer chez elle. Heureusement, il ne restait plus que deux semaines.

Bientôt, elle pourrait quitter cette ville. Cela l'aiderait peut-être à se débarrasser de la sensation désagréable qui la gênait depuis quelques jours. Elle connaissait bien cette pesanteur depuis son enfance. Son arrière-grand-mère Hrafninnna avait en son temps été l'une des voyantes les plus célèbres d'Islande ; elle lisait l'avenir et donnait des conseils à ceux qui en demandaient. D'après le savoir ancestral, le don de clairvoyance se transmettait au sein de la famille mais tout le monde n'en héritait pas. La tante de Hildur, Tinna, chez qui elle avait passé sa jeunesse, pensait que le don avait sauté quelques générations pour échoir à sa nièce.

Hildur n'en était pas aussi convaincue. À vrai dire, les histoires de voyantes et d'elfes ne l'intéressaient pas plus que ça. Mais elle arrivait à pressentir les accidents et les actes de violence sur le point de se produire. Elle n'y pouvait rien.

Quelques semaines plus tôt, un terrible accident d'avion s'était produit en Islande. Un petit avion de tourisme s'était écrasé en mer juste après le décollage, et le pilote était décédé. Quelques jours avant l'accident, Hildur s'était sentie plus inquiète que d'habitude. La nouvelle du crash ne l'avait pas étonnée. Elle s'y attendait.

Plus jeune, elle espérait ardemment que ses intuitions lui apportent aussi des informations utiles. Son don lui aurait vraiment servi à quelque chose. Mais désormais, elle devait supporter l'idée que quelque chose de terrible

allait arriver sans savoir quoi ni à qui. Hildur ne parvenait pas à échapper à ce sentiment d'impuissance face au deuil qui se rapprochait. Avec les années, elle essayait simplement de s'y habituer.

Hildur fit encore quelques mouvements des bras et glissa dans la mer. Quand elle s'approcha du rivage de Kópavogur avec ses maisons au prix sans doute inabordable, elle fit demi-tour. Elle inspira, plongea sous la surface et poussa vigoureusement sur ses jambes pour prendre de l'élan. La mer faisait du bruit dans ses oreilles et un sillon de bulles s'échappa de sa bouche. Elle ressentait une brûlure familière dans ses poumons. Après quelques coups de pied, elle laissa son corps remonter à la surface. Puis, la tête hors de l'eau, elle inspira de grandes bouffées d'air.

Hildur remonta sur le sable, s'essora les cheveux et glissa les pieds dans ses vieilles sandales.

L'homme au peignoir avait les mains croisées sur le torse pour manifester sa désapprobation.

– C'est dangereux de plonger comme ça en plein hiver.

Hildur sautilla sur son pied droit pour vider son oreille. La condescendance de cet homme l'énervait. Elle savait très bien que si elle avait été un homme d'âge moyen, personne ne serait venu lui donner des conseils qu'elle n'avait pas demandés.

– J'ai l'habitude de l'eau froide, je viens des Fjords de l'Ouest, se contenta-t-elle de répondre avant de passer devant lui.

Le sang bouillonnait dans ses veines. Le froid était suivi d'une chaleur réconfortante. Nager dans la mer avait remédié à la sensation de pesanteur qui flottait en elle. Elle plia sa serviette, la reposa sur le banc en bois

et s'assit un instant dans l'air froid. La sensation du vent contre sa peau refroidie par l'eau de mer était agréable.

Hildur réfléchit. En général, sa sensation s'allégeait lorsque l'événement tragique se produisait, mais cela n'avait pas été le cas avec l'accident d'avion. Elle éprouvait encore un peu d'inquiétude. La première fois qu'elle avait ressenti cette pesanteur, c'était le matin de la disparition de ses sœurs, qu'on n'avait jamais retrouvées.

Hildur était rongée par le fait que l'affaire de Rósa et Björk n'avait pas avancé. Quand, l'automne dernier, elle avait, lors d'une enquête aux multiples rebondissements, trouvé de nouvelles informations sur leur disparition, une étincelle d'espoir s'était allumée en elle. En faisant des fouilles dans un jardin, on avait retrouvé les vêtements qu'elles avaient portés le jour funeste, ainsi qu'un tas d'os. Le pathologiste Hákon Bjarnason, ou Hákon-à-la-Hache pour les intimes, connaissance de Hildur qui travaillait dans la capitale, avait examiné les trouvailles et était certain qu'il ne s'agissait pas d'os humains. Le surnom de Hákon-à-la-Hache lui venait de ses années d'études. Il avait joué le rôle de Björn-à-la-Hache, tueur en série islandais du ^{xvi}^e siècle, avec tellement de panache que le nom lui en était resté.

Hildur lui était reconnaissante d'avoir bien voulu faire ces analyses. Elle avait essayé de trouver plus d'indices sur le destin de ses sœurs, mais en vain. Les traces s'étaient arrêtées là et elle n'avait pas réussi à creuser davantage la piste.

Hildur observa les gens qui discutaient et sentait la clarté du printemps approcher. Bientôt, les jours rallongeraient et l'été finirait par arriver. Mais elle avait

toujours l'esprit lourd. Les vagues minuscules ne l'avaient pas aidée assez, il fallait trouver quelque chose d'autre. Hildur se leva et se rendit au vestiaire. Une fois habillée, elle sortit son portable de la poche de son sac, à la recherche de l'application qu'il lui fallait.

Chapitre 4

Fjords de l'Ouest, février 2020

En se penchant vers la fenêtre pour observer le paysage enneigé, la silhouette à l'affût fit grincer le parquet. Quelques oiseaux tournoyaient dans le ciel, mais sinon, tout était silencieux. C'était le début de la soirée. Le soleil, qui allait bientôt disparaître derrière les montagnes, éclairait encore faiblement les alentours. Le cabanon n'était rempli que du bruit de sa respiration. Et de l'odeur d'huile et de métal.

La petite baraque en bois se trouvait au milieu d'un paysage dégagé. Il faisait aussi froid dedans que dehors mais les murs protégeaient du vent qui soufflait sur le plateau.

La silhouette caressa la crosse de sa carabine de chasse et grommela de satisfaction. La Sako 85 avait une crosse en bois de noyer traité à l'huile, aux nuances chaudes. Elle procurait une sensation agréable contre sa main nue.

Elle attrapa un cylindre noir sur le plan de travail arrimé au plus long mur de la cabane. Ses doigts s'enroulèrent doucement tout autour. Le silencieux affaiblissait

la détonation du fusil. En plus de cela, l'engin avait d'autres propriétés intéressantes : le bec du fusil diminuait et la précision de l'arme augmentait.

Quand elle eut installé le chargeur, elle déplaça la glissière pour charger l'arme, tira le cran de sûreté en arrière et s'assit sur sa chaise en posant le fusil contre le rebord de la fenêtre. Cela aurait été trop difficile de rester debout pour un tir de ce genre.

Bientôt, le moment arriverait. La silhouette se pencha pour regarder à travers la lunette et attendit. Une minute, puis une autre. Enfin, elle vit ce qu'elle attendait. Elle ôta le cran de sûreté, s'assura de sa cible, retint sa respiration et serra les lèvres. Son doigt appuya sur la gâchette.

En regardant dehors avec ses jumelles, elle sut qu'elle avait fait mouche. Tout s'était passé comme il fallait.

Chapitre 5

Reykjavík, été 2016

DÍSA

– Près de trente mille personnes sont attendues à Reykjavík cet après-midi. Nous rappelons aux conducteurs arrivant dans la capitale que le centre-ville est fermé à la circulation. Les bus suivent une déviation jusqu'à vingt-trois heures. Et maintenant, la météo...

Les haut-parleurs du kiosque à hot-dogs amplifiaient le bruit de la radio dans la rue. Serrant ses cuisses de ses doigts fins, Dísa essayait de retrouver le calme. La déviation des transports en commun avait compliqué ses déplacements. La distribution de nourriture organisée par le soutien familial avait lieu à quelques kilomètres à l'est du centre-ville, à côté du grand centre commercial. Elle avait pu s'y rendre en bus pour remplir son sac à dos de pain et de boîtes de conserve mais, au retour, au lieu de se rendre à la station de bus comme d'habitude, le véhicule s'était éloigné du centre. Elle avait dû marcher plus d'une demi-heure, avec son sac lourd sur le dos, pour retrouver son appartement en sous-sol dans la rue de Nönnugata.

Là, c'était l'enfer. Elle aurait voulu arriver plus tôt

chez elle pour ne pas avoir à croiser ses propriétaires, Palli et Eiríkur. Les deux hommes lui avaient promis de la laisser vivre chez eux pour un loyer dérisoire jusqu'à la fin de l'été, quand le troisième habitant, Hilmar, sortirait de prison et reprendrait sa chambre.

La pièce de dix mètres carrés était un ancien débarras qui se trouvait au fond de l'appartement. Il n'y avait pas de fenêtre et on ne pouvait pas verrouiller la porte de l'intérieur. Dísa savait très bien qu'Eiríkur et Palli étaient deux gros enfoirés mais elle n'avait pas vraiment le choix. Elle ne voulait plus vivre dans la rue.

Elle avait en effet décidé que, quoi qu'il arrive, elle ne serait plus jamais sans abri. C'était bien trop dangereux. En outre, elle ne supportait pas le regard des gens. Elle avait honte de se trimbaler avec ses sacs jour après jour.

À la fin de l'hiver, Dísa avait été mise à la porte de son ancien appartement, parce que ses propriétaires le retapaient pour le louer aux touristes sur Airbnb. Avant cela, elle avait vécu pendant presque deux mois avec quelques autres personnes marginalisées dans une maison qui avait été endommagée dans un incendie.

Elle avait croisé Palli et Eiríkur après son expulsion. Ils traînaient dans la même bande à la station d'autobus de Hlemmur, où ils prenaient des médocs. Quand quelqu'un avait de l'argent, il achetait des substances. Si on s'endettait, il fallait rembourser à temps, sinon on pouvait s'attendre au pire. Les femmes couraient plus de risques que les hommes, Dísa le savait d'expérience.

La même chose venait de lui arriver aujourd'hui. Elle avait emprunté de l'argent à Eiríkur, quelques semaines plus tôt, pour s'acheter de la came. Il aurait fallu qu'elle le remboursât la veille, mais elle n'avait pas pu. Elle

n'avait pas d'argent. Quelques jours plus tôt, elle avait fauché des sacs à des touristes dans un café, mais cela n'avait servi à rien. Ils ne contenaient pas d'espèces, ni d'objets de valeur qu'elle aurait pu rapidement échanger contre du liquide.

Quand Dísá était revenue dans l'appartement avec la nourriture, les deux hommes l'attendaient dans la cuisine. Eiríkur était furieux. Et pour cause. Dísá lui devait de l'argent, et elle aurait dû le rembourser le jour convenu. Les règles étaient claires.

D'abord, elle avait demandé un peu plus de temps, tout en sachant que c'était inutile. La rage d'Eiríkur n'avait fait que croître et il l'avait giflée. Dísá s'était alors dit qu'elle ne supplierait plus. Elle allait accepter les conséquences, tout supporter. Après l'avoir bousculée et avoir fouillé ses poches, Eiríkur l'avait traînée dans sa chambre et lui avait arraché ses vêtements.

Palli avait ricané grassement avant de verrouiller la porte de l'extérieur. Les violences avaient duré longtemps. Dísá ne savait pas dire combien de temps, mais cela n'avait aucune importance. Elle n'avait pas prononcé un seul mot. Elle avait simplement attendu en silence que tout se termine. En remontant son pantalon, Eiríkur avait mentionné en passant, comme s'il s'agissait d'une remarque sur la météo, que les intérêts étaient maintenant payés. Le prêt, en revanche, n'était toujours pas remboursé.

En ce début de soirée, le soleil brillait droit dans les yeux. Dísá avait le regard rivé sur ses cuisses et se concentrait sur sa respiration, qu'elle essayait de calmer. Son sweat-shirt à manches longues dissimulait les bleus sur ses bras. Elle s'était coiffée de sa capuche en sortant

de l'appartement, pour que personne ne remarque sa joue gonflée. C'était la dernière chose dont elle avait besoin en ce moment, que les gens la regardent. Mais elle ne pouvait pas rester dans la pénombre de l'appartement, il fallait qu'elle sorte. Dehors, elle parviendrait peut-être à s'éclaircir les idées et à trouver un moyen de s'acquitter de ses dettes. Elle avait pris son sac à dos avec la nourriture, juste au cas où. Elle ne savait pas quand elle pourrait rentrer.

Le centre-ville commençait à se remplir de monde. Dans l'étroite rue piétonne, les passants agitaient des drapeaux islandais et se mouvaient comme une masse ondoiyante vers la colline à côté de la Maison de la musique où les célébrations étaient sur le point de commencer.

On aurait dit des fourmis dont le grouillement provoquait comme des petits chocs électriques sur la peau de Dísá, qui se recroquevilla encore plus dans les manches de son sweat et serra les poings. Le picotement agité la prenait jusqu'au bout des doigts et elle avait mal à la tête.

Si elle ne trouvait pas vite quelque chose, elle allait se briser en mille morceaux. Il fallait qu'elle se procure une dose quelque part, c'était le seul moyen de supporter cette situation de merde. Ses pieds cognèrent alors son sac à dos sous le banc, qui contenait toujours les boîtes de conserve de la banque alimentaire.

Peut-être qu'elle aurait un peu de chance et que quelqu'un à Hlemmur voudrait bien lui échanger les conserves contre une pilule. C'était la première pensée agréable de la journée, et cela lui fit du bien.

Dísá remarqua tout à coup le vacarme croissant qui l'entourait. Le bruit des vuvuzelas, tout à l'heure encore

lointain, s'était rapproché. Le nombre de gens dans la rue ne faisait que croître. Les huées d'encouragement et les applaudissements se répétaient en rythme. *Hú ! Hú ! Hú !* La horde des gens en liesse se rapprochait dans la rue et les cris de victoire se renforçaient. Quelqu'un fit retentir sa vuvuzela.

Tout à coup, Dísá fut dégoûtée par la sensation du banc du parc contre sa peau à vif. Elle décida de se lever et de se diriger aussitôt vers la station de bus. C'était l'heure où elle aurait le plus de chances de croiser des gens qu'elle connaissait, avant que les hébergements d'urgence pour les sans-abri n'ouvrent leurs portes.

Puis Dísá vit un véhicule s'approcher. Le seul qui avait le droit de circuler dans le centre-ville aujourd'hui. C'était à cause de cette voiture-là que tout le monde se réunissait.

Le grand char noir brillait sous les rayons de soleil du soir. Il longea l'église en direction de la rue bordée de magasins d'artisanat et d'ateliers d'orfèvres. Le véhicule avançait avec une lenteur prestigieuse au son du klaxon.

Les footballeurs islandais venaient de rentrer de France. Dísá ne s'intéressait pas au football mais la passion qui bouillonnait autour d'elle ne passait pas inaperçue. Ces dernières semaines, l'équipe masculine de football islandaise avait vaincu d'abord l'Autriche puis l'Angleterre à l'Euro. Après chaque match, les rues du centre-ville de Reykjavík s'étaient remplies du peuple en liesse. Aujourd'hui, c'était le retour des champions.

Le char continuait sa descente, s'approchant de Dísá. Les joueurs se tenaient sur la plateforme, le dos droit, tournés vers la scène installée dans le centre-ville, devant laquelle attendaient des dizaines de milliers de fans.

Dísá ne voulait pas se joindre à la masse. Elle se mit

à marcher dans la direction opposée. Le quartier de Hlemmur se trouvait de l'autre côté du centre.

Le char fit un virage à gauche à son niveau pour continuer vers la Maison de la musique. À ce moment-là, Dísá fit l'erreur de regarder en l'air.

Un bref coup d'œil suffit. Dísá eut le souffle coupé. Le monde se mit à tourner. Elle fut obligée de s'agripper au banc.

Elle avait reconnu l'homme. Il se tenait sur la deuxième rangée, derrière le capitaine de l'équipe. Elle ne le voyait pas en entier, mais son visage l'avait marqué. Elle ne l'oublierait jamais. Jamais. Le regard vigilant de l'homme, qui parcourait la foule en proie à l'admiration, s'était arrêté sur elle un centième de seconde. Dísá n'en était pas certaine, peut-être qu'elle l'avait imaginé, mais il lui avait semblé que dans les yeux de l'homme était passée l'horreur de l'avoir reconnue, après que leurs regards s'étaient croisés. L'expression pétrifiée avait disparu aussi rapidement qu'elle était apparue et l'homme souriait déjà largement en secouant la main devant la foule qui l'adulait comme un roi sur son trône.

Toujours appuyée contre le banc, Dísá regarda l'homme lever la main en l'air et exhorter la foule de fans à pousser des cris d'encouragement. *Hú ! Hú ! Hú !*

L'exubérance émanait des gestes des joueurs, et le bonheur, de leurs visages. Ils savaient très bien qu'ils étaient adulés. Des talents incroyables. Voilà ce que tous les journaux du monde avaient écrit sur eux ces derniers jours. Les merveilles de l'Islande. Des joueurs talentueux. Les grands héros d'un petit pays.

Dísá avait un goût amer dans la bouche. Elle tourna le dos à la foule en liesse, attrapa son sac et partit à pas lents dans la direction opposée. Heureusement qu'elle

avait les conserves. Plusieurs boîtes de tailles et de couleurs différentes, qui sonnaient dans son sac au rythme de ses pas. Du thon, des haricots, du maïs. Avec un peu de chance, la boîte plate, c'était de la viande. Ce serait vraiment un gros coup de bol. Les conserves de viande, c'était un truc demandé. Elle imaginait déjà la sensation de la pilule contre sa langue avant de l'avaler. Elle accéléra le pas et oublia l'homme au dos droit et altier sur la plateforme du char.

